

■ CINEMA: HIGHLANDER, ORIANE ■ IDEES: VIVRE AVEC LE TERRORISME
■ MUSIQUE CLASSIQUE: RETOUR AU BAROQUE

Mensuel n° 34
Mars 86
40 FB

LE SON
DES IDEES
NOUVELLES

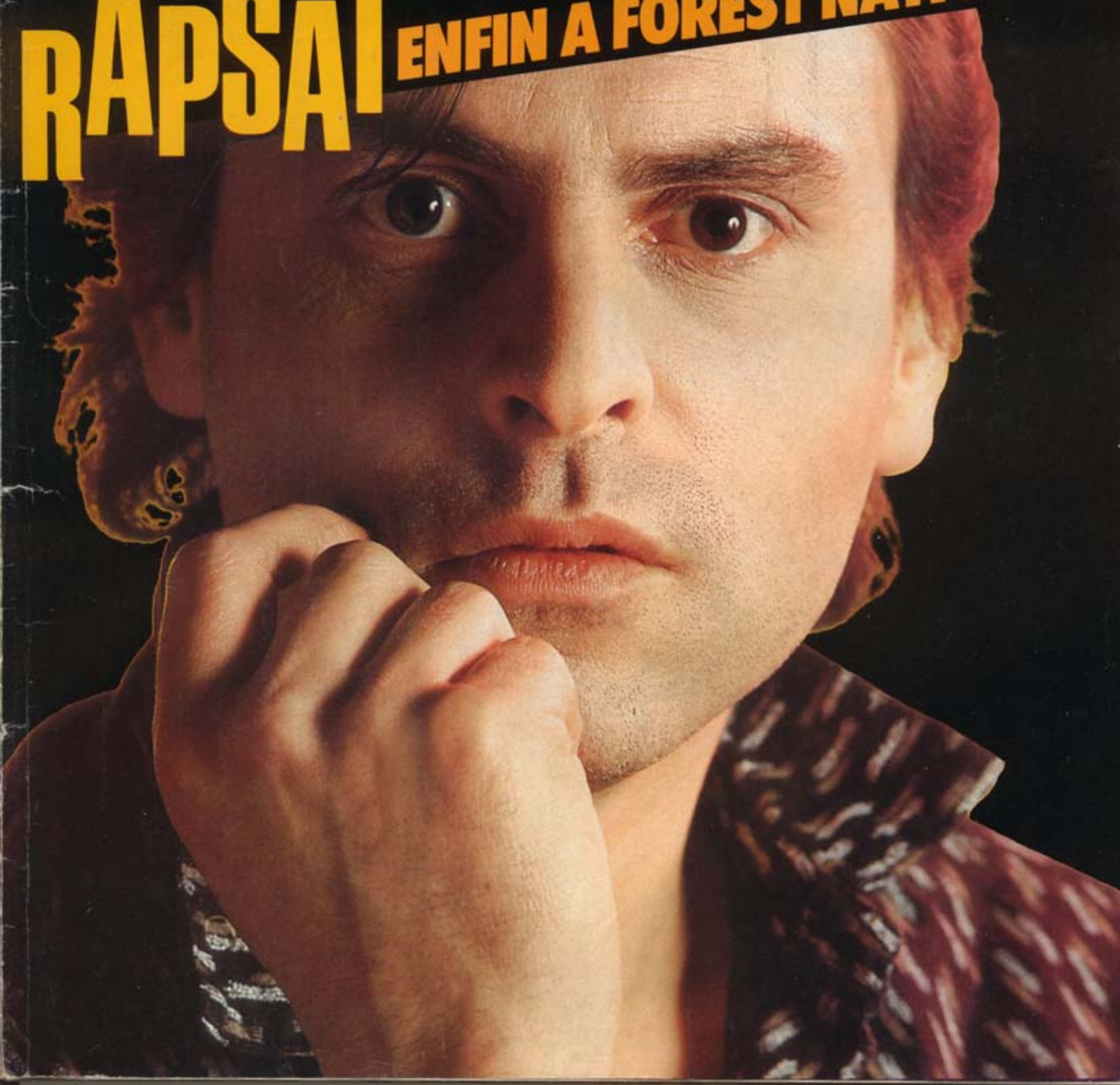
ROCK THIS TOWN

RENAUD :
UN TENDRE RESSORT SES GRIFFES

BD :
L'ASIE FANTASTIQUE DE VINCK

ROCK :
KATE BUSH / TALK TALK / RED LORRY

RAPSAT ENFIN A FOREST NATIONAL



«J'aime ça», un titre plein d'optimisme pour le dixième album - et probablement le meilleur - de Pierre Rapsat. En exclusivité pour votre magazine, il en profite pour faire le point sur treize ans de carrière avant un concert-clé à Forest National, présenté par Rock This Town.

«Verviers a pris son expansion grâce à l'industrie textile qui y est implantée depuis des siècles et qui s'est développée à la fin du 18^{ème}. Pour de multiples raisons, tout a périclité et je me demande bien quelle est l'activité qui, aujourd'hui, peut occuper une ville de 40.000 habitants.»

C'est Pierre Rapsat qui parle. Nous sommes en février, c'est samedi et Verviers hiberne. Au volant de son Opel Senator, Rapsat me balade à travers les rues escarpées de la cité lainière où la rigueur du climat contraste avec la sérénité des lieux. Mon guide lui-même conduit avec calme, sans se presser, fort de l'assurance de ceux qui savent où ils vont. «Cette voiture, je me suis arrangé avec mon père pour la lui racheter... Je l'aime pour son confort, je peux avaler des centaines de kilomètres sans me fatiguer : c'est important quand il y a un concert à l'autre bout de la Belgique.»

Verviers compte sans doute de moins en moins de tisserands, mais depuis une décennie, elle fournit les meilleurs artistes du royaume, parmi lesquels quelques-uns des dessinateurs de BD les plus en vue (Didier Comès, René Hausman, Serge Ernst, Didier Chardez), un nombre incalculable de jazzmen (Steve Houben, Félix Simtaine, Guy Cabay), la moitié des membres du défunt Machiavel, et bien sûr Pierre Rapsat ainsi que tous ceux de son groupe, Transfert.

Rapsat se sent beaucoup d'attaches avec sa région mais il n'en fait pas une fixation : «En fait, je suis natif d'Ixelles, mais j'ai grandi ici et j'habite un bourg sur les hauteurs. Il se peut très bien que dans quelques années, je sois amené à déménager, je n'en sais trop rien. A une époque, j'habitais Liège, puis, pour différents motifs, je suis revenu ici : c'est très

pratique. J'ai une grande maison, isolée, où je peux travailler à l'aise, avec concentration, sans être constamment dérangé et sans devoir m'inquiéter du bruit qui embête les voisins. Mes musiciens habitent dans le même coin et je n'ai que quelques kilomètres à parcourir pour répéter. Si je vivais ailleurs, ce serait des complications pas possibles. Imagine-moi un instant dans un appartement à Paris : le prix, le stress, les mondanités, les emmerdeurs... Non merci, pas pour le moment.»

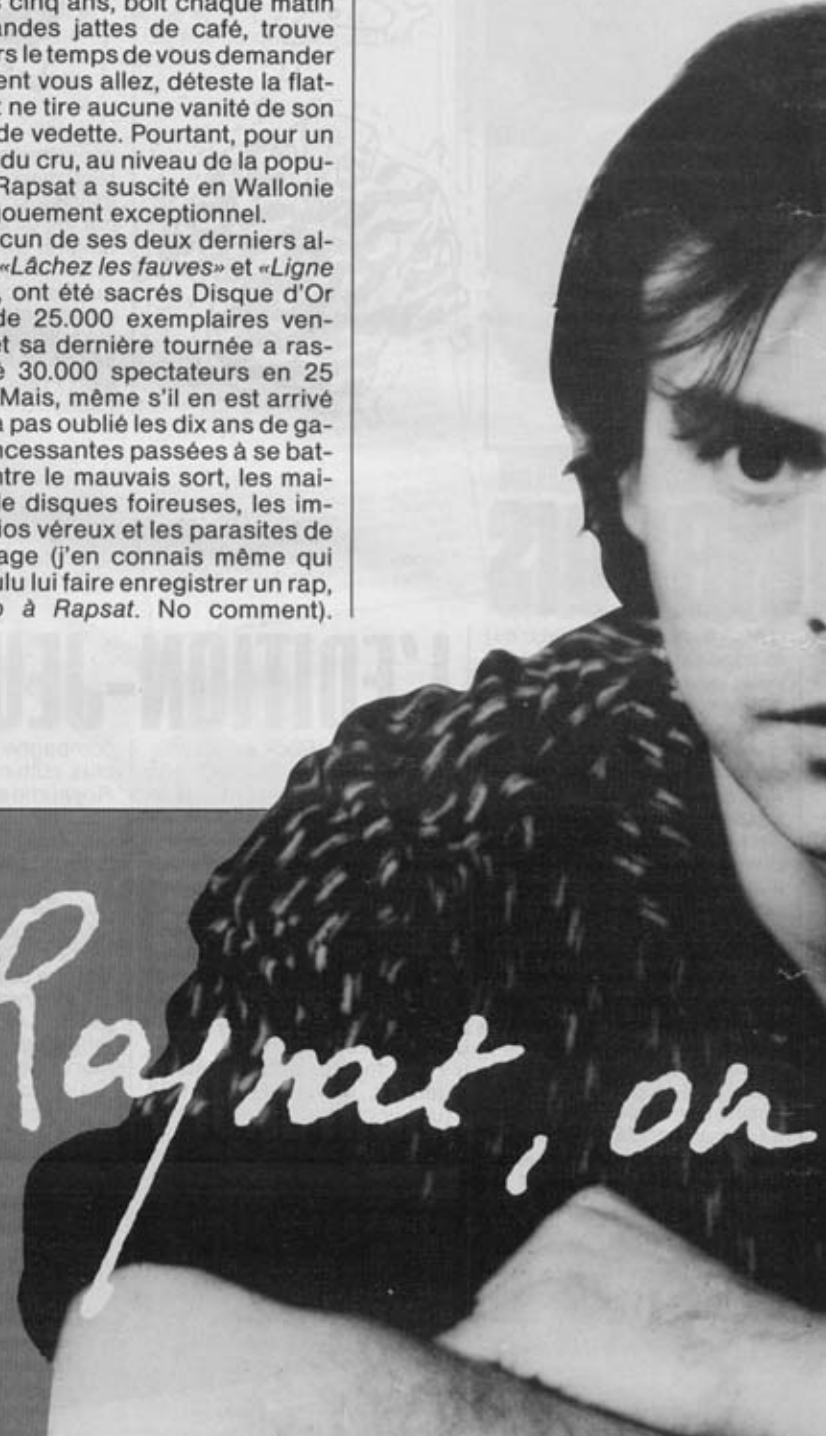
Le rap à Rapsat

L'homme porte des jean's fripés, trimbale le même gros pardessus depuis cinq ans, boit chaque matin de grandes jattes de café, trouve toujours le temps de vous demander comment vous allez, déteste la flatterie et ne tire aucune vanité de son statut de vedette. Pourtant, pour un artiste du cru, au niveau de la popularité, Rapsat a suscité en Wallonie un engouement exceptionnel.

Chacun de ses deux derniers albums, «Lâchez les fauves» et «Ligne claire», ont été sacrés Disque d'Or (plus de 25.000 exemplaires vendus), et sa dernière tournée a rassemblé 30.000 spectateurs en 25 dates. Mais, même s'il en est arrivé là, il n'a pas oublié les dix ans de galères incessantes passées à se battre contre le mauvais sort, les maisons de disques foireuses, les impresarios véreux et les parasites de bas-étage (j'en connais même qui ont voulu lui faire enregistrer un rap, Le rap à Rapsat. No comment).

Ne disposant que de soutiens promotionnels limités, Rapsat n'a pas volé son succès, il l'a construit auprès d'un public fidèle et constant qui l'a choisi sur sa réelle valeur : celle de ses chansons et celle de ses concerts.

Mais où donc ai-je vu Rapsat ? Ne vous tracassez pas, il a joué partout : à Montréal, à Paris, au Festival Folk de Nyon, au Cirque Royal de Bruxelles, à l'Hôtel de Ville de Charleroi, à la salle des fêtes de l'Institut St Joseph de Carlsbourg, au festival de jazz de Gouvry, à la fancy-fair d'Arbrefontaine...



Rapsat, oh

«Et le 24 mai, pour la première fois, je ferai Forest National. J'estime qu'après treize ans sur la route, c'est une étape qui s'impose. J'en suis à mon dixième album et c'est un peu l'heure des bilans. Je l'ai intitulé «J'aime ça» parce que ça résume bien l'attitude que j'ai envers ce métier. J'ai eu dur, ça n'a pas toujours été évident - et ça ne l'est toujours pas - mais en retour, j'ai quand même connu de grandes satisfactions et au bout du compte, je peux conclure que j'aime ça. Aujourd'hui, c'est vrai que j'ai du succès, mais ce succès, je

le considère comme un moyen et non un aboutissement. C'est une preuve de reconnaissance, une motivation. Ce qui compte, c'est d'abord la possibilité de pouvoir écrire des chansons et de les enregistrer. Créer, parce qu'il s'agit bien là d'un processus de création représente la plus belle étape de ce métier, c'est la partie invisible de l'iceberg, mais c'est de loin la plus motivante. Après commence le long calvaire, le business, la promotion, les entourloupettes... Heureusement, en bout de course, il y a le public.»

sent, il n'est pas rare de voir enfants et parents se rendre ensemble au même concert... Bien sûr, les jeunes auront toujours leurs groupes et les adultes leurs artistes, mais entre les deux, les terrains d'entente se multiplient. Des trucs comme Elton John ou Dire Straits, on peut apprécier ça en famille. Et je suis sûr qu'avec les années, le processus va encore s'améliorer.

Pour ma part, mes chansons ont l'air de plaire effectivement à au moins deux générations. Un de mes nouveaux morceaux s'intitule Ecris

Je ne veux pas devenir celui à qui on demande son avis à propos de tout et n'importe quoi.

Ecris ton nom, génération

La dernière fois où j'ai assisté à un concert de Rapsat, c'était dans un de ses fiefs historiques, à Louvain-la-Neuve, au Tennis Club du Parc : une quantité astronomique de briquets se balançant au rythme de *L'enfant du 92ème*... 2.200 bouches reprenant à l'unisson les refrains d'*Illusions* ou de 1980... Autant de paires d'yeux braquées sur Rapsat le fauve, Rapsat le balladin, Rapsat le tendre, Rapsat le cabotin, Rapsat le rocker... Une formidable masse humaine composite, diversifiée mais pourtant unanime... «Je ne sais pas si on se rend compte à quel point la musique - le rock - a rapproché les générations d'aujourd'hui. Quand j'étais jeune, ma mère écoutait de l'accordéon et moi les Kinks : il y avait un fossé... infranchissable. A pré-

ton nom, génération, mais j'aurais bien du mal de préciser à quelle génération elle se veut destinée : j'imagine que les gens de trente cinq ans pourront s'y reconnaître autant que ceux de quinze ans. Si tant de personnes achètent mes disques et viennent voir mes spectacles, c'est que quelque part mes chansons les touchent, mais quand j'écris je ne me dis pas „Ah, cette fois je vais viser telle tranche d'âge ou telle catégorie sociale" ; non, ce sont juste des mots qui me viennent du cœur ou des tripes... et tant mieux si les gens s'y retrouvent. Mais surtout qu'on aille pas croire que je veuille me donner un rôle, dicter une conduite. Je ne suis pas un grand frère, un curé, un patron, un papa ou une maman... Je fais des chansons : si elles peuvent apporter quelque chose à quelqu'un, ce sera très positif, mais ce sera fortuit. Mes chansons ont peut-être un rôle à jouer, mais pas moi. Je ne veux pas devenir celui à qui on demande son avis à propos de tout et n'importe quoi. D'abord parce que je n'en suis pas capable, ensuite parce que ça ne



aimer ça

par Pierre Arnould

ne plaît pas.»

Pourtant, cela n'empêche pas Pierre d'apporter son soutien à des opérations humanitaires et d'avoir des avis tranchés sur la vie politique d'aujourd'hui : *«Il faut abolir cette participation qui fait que des hommes de valeur, plutôt que d'œuvrer au bien du pays, défendent les intérêts d'un parti.»*

C'est la fièvre

Dès 1973, le public rock belge a adopté Pierre Rapsat et depuis, chaque année, son nom figure aux pla-

être capable d'empêcher l'exorcisme, Rapsat se métamorphose, oubliant les convenances, le sourire Pepsodent et les accords bien enfilés, s'obligeant à hausser le volume, donner tout entier.

Sur disque, un phénomène identique se produit. Exemple, la première face de *«J'aime ça»*, le nouvel album. Ça démarre rondement avec *Nouveau monde*, une chanson aux paroles bien foutues et aux accents musicaux dans la lignée d'*Illusions*. Ça baigne. Suivent *Julian* - une balade jazzy, un peu planante, très

pop, jazz, soul... qui fait qu'en fin de compte on parle de musique. C'est tellement mieux et tellement plus riche ainsi... C'est un bouillon qui fait des bulles. Maintenant, j'écoute autant Gainsbourg - que j'aime depuis le début - que Tears For Fears, Tina Turner et Sting, pour qui j'ai beaucoup de respect.»

Bizarostyl

«Pendant la guerre, mon père - qui faisait un peu de résistance - a été déporté à Dachau. Deux ans. Là-bas, il s'est dit que si un jour il sortait de cet enfer, il ferait en sorte de ne jamais plus crever de faim. Moi, je suis né en 1950. Au début, nous étions très modestes puis, petit à petit, notre train de vie s'est amélioré pour arriver à un niveau plutôt bourgeois, sans trop de problèmes financiers. Je suis parti très tôt de la maison et curieusement, il a suffi de ce départ pour que je m'entende très bien avec mes parents. Mais il a fallu plusieurs années avant que mon père n'approuve mon métier. C'est seulement au début des années 70, mais bien avant que je n'obtienne du succès, qu'ils ont compris. En fait, je pense que mon père avait toujours rêvé mener une vie comme la mienne.»

Quand Rapsat a empoigné sa première guitare, il n'avait jamais pris le moindre cours de solfège et aujourd'hui, il n'en connaît pas plus. Autodidacte parfait et complet. Tout dans l'oreille. Ses premiers coups de cœur vont aux Who, aux Kinks et aux Stones. Durant les sixties, on le retrouve dans un groupe qui assure ce genre de répertoire lors de thés dansants : les Ducs. Il compose également des titres pour les Thunderfoot Kids puis, en 1970, se laisse pousser les cheveux pour se retrouver membre de Laurélie (qui publiera un album désormais introuvable). Ensuite, avec Big Friswa, il fonde Gengis Khan, groupe légendaire de la préhistoire du rock belge (également un album, introuvable).

En 1973, il prend son envol en solitaire chez WEA qui le signe pour *«New York»* (73) et *«Musicolor»* (75), où il travaillera avec des musiciens comme Albert Marcœur (le Zappa français), Pascal Arroyo et François Bréant (futurs accompagnateurs de Lavilliers). Il écrira aussi *L'enfant du 92ème* pour Jeanne-Marie Sens, un morceau qu'il enregistrera lui-même sur *«Je suis moi»*.

En 76, il participe à l'Eurovision avec *Judith & Co* sorti en 45T à l'épo-

En fait, je pense que mon père avait toujours rêvé de mener une vie comme la mienne.

ces d'honneur du Poll de la rubrique rock de Télé Moustique. Pourtant, longtemps je me suis demandé si Rapsat faisait du rock ou de la variété. Sûrement que lui aussi. De son premier LP, *«New York»*, il avait proposé deux versions : une en français et l'autre en anglais sous le nom de Peter Rapsat. On y sentait déjà cette indubitable attirance pour la vague anglo-saxonne, les sons électriques, le rock'n'roll et l'explosion pop mais on devinait également le chanteur en prise directe avec une certaine tradition typiquement française, voire latine, héritée par exemple de Léo Ferré.

Cette dualité, on la retrouvait chez d'autres de ses contemporains comme Jean-Pierre Castelain (auteur notamment d'un double-album magnifique, *«Le Miroir»*) ou Yves Simon (que Rapsat a souvent cotoyé et à qui il a emprunté le claviériste Serge Perathoner) et plus tard chez Higelin (qui aujourd'hui devient de moins en moins crédible). En 1986, Rapsat a bien sûr évolué, bonifié, mûri son style et trouvé son chemin bien à lui, mais on le sent toujours polarisé par deux cultures : il a définitivement opté pour la langue de Rimbaud et sa voix est toujours mixée à l'avant-plan mais pour rentrer vraiment dans le créneau chanson française, il lui faudrait pouvoir masquer le larsen des guitares ou la stridence des synthés et surtout, refréner ce cri primal qu'il ne peut taire... Le cri du rock. Sur scène, durant les trente premières minutes, on le sent attentif à reproduire les chansons dans des versions proches des disques. Propres, efficaces. Et puis, petit à petit, sans même rechercher une mutation et pire encore, sans

agréablement saxophonisée, qu'on imagine déjà tourner en 45 tours (tout comme *Nouveau monde* d'ailleurs) - et *Douce Guerilla*, à mon avis la plage la moins convaincante de l'album parce que trop hybride et mielleuse. Et puis vlan, l'estocade, le quatrième titre, en bout de face : alors qu'on s'y attendait le moins, voilà que déboule le tonnerre... C'est la fièvre : un beat carré, lourd, puissant, des synthés façon J. Geils période *«Love Stinks»*, des guitares qui veulent s'échapper des hauts-parleurs et Rapsat qui rugit, s'époumone, gueule, crie... C'est la fièvre ! Ce type, c'est Rocky. Pendant les premiers rounds, il observe, tâte le terrain, prend même parfois des gnons en pleine figure et puis, en proie à une indicible volonté, au moment le plus imprévisible, il commence à cogner pour terminer le combat au finish et envoyer l'adversaire au tapis. Vainqueur aux points et par KO technique.

Au fond, à quoi bon savoir si Rapsat fait oui ou non du rock. Il paraît qu'aujourd'hui Culture Club est rock et que Goldman n'y est pas... Tiens, à propos de Goldman, soit dit en passant, il est en train de réussir les recettes que Rapsat a mis dix ans à mijoter... Allons même jusqu'à dire qu'il lui a carrément piqué certaines sauces. *«Tu sais, rétorque ce dernier, sur une portée musicale, il n'y a que sept notes, sept, pas huit, alors forcément, ça arrive qu'il y ait certains trucs qui se ressemblent. Quant à la question rock ou pas rock, je ne pense pas que ce soit le genre de point d'interrogation qui, aujourd'hui, empêche les gens de dormir. De plus en plus, il y a un mélange, un malaxage de genres : rock, reggae, chanson,*

Rapsat

Suite de la page 10.

que et qui figure sur une compilation Rapsat de WEA. («L'Eurovision, il n'y a rien à en dire. On ne va pas revenir là-dessus»). En 77, il passe chez RCA pour «Je suis moi» et en profite pour s'enfermer en studio avec les musiciens qui l'épaulent sur scène, parmi lesquels on trouve déjà le batteur Christian Willems et André Delvigne, un excellent guitariste aujourd'hui rentré dans l'anonymat.

Les chapitres suivants s'intituleront «Gémeaux» (78), «1980» (79), «Donner tout son cœur» (80) et «Un coup de rouge, un coup de blues» (81). Transfert, le backing-band, prendra réellement corps à partir de 1979 autour de Christian Willems, du guitariste Christian Boissart (ex-Laurélie), du bassiste Christian Wagemans et du claviériste Jean-François Maljean. A la même époque, Transfert donnera plusieurs concerts, proposant un jazz-rock d'excellente facture. Dès 80, Rapsat fait office de précurseur en se lançant dans la vidéo sous la direction de Michel Perrin avec *Bizarostyl*, un show télé musical, tourné pour la RTBF, qui obtiendra un premier prix au festival télé de Montreux.

Consécration

En 83, ce qui n'était qu'un succès raisonnable se transforme, grâce notamment à un coup de pouce de Radio 21, en un véritable raz de marée avec «Lâchez les fauves», paru chez Milan. Même Pierre Louis, le fidèle manager et roadie de choc, qui est avec Rapsat depuis le début, n'en revient pas. La tournée fait le plein et partout on doit doubler, sinon tripler les concerts. RCA en profite pour éditer une compilation («Seul dans la Métropole»), à l'époque décriée par Rapsat ; mais outre le fait qu'il n'ait jamais été consulté, cette compilation se laisse écouter avec intérêt.

1984, c'est «Ligne Claire» (chez CBS), un concert triomphal au Cirque Royal et une semaine au Foyer Culturel de Seraing, avec dans la foulée une poignée de simples, une tournée glorieuse, une visite au Québec, une participation aux spectacles en faveur de l'Ethiopie à Huy et à Liège et, en mars de l'année passée, un grand show au profit de Médecins Sans Frontières sur le site universitaire de Woluwé.

Lequel des albums peut-on recommander ? Tous, répondrons-nous, avec des réticences vis-à-vis de «Donner tout son cœur» («Celui-

là, on l'a raté, mais on ne s'en est rendu compte qu'après. Pendant les sessions, tout le monde trouvait ça super. Et puis, c'est le premier où j'écris moi-même les textes.» Auparavant, il avait toujours collaboré avec Eric Van Hulse et, seulement pour «Coup de rouge» avec Elisabeth Anaïs et de «Ligne Claire» qui sonnait trop comme la suite de «Lâchez les fauves» («C'est vrai, mais je l'ai voulu ainsi, consciemment»). Par contre, nous ne pouvons que trop vous conseiller «J'aime ça», le petit dernier qui devrait faire son apparition chez les disquaires au début du mois de mars. Rapsat y fait toujours du Rapsat, mais c'est un grand cru, digne de «Gémeaux» ou «Lâchez les fauves».

Au sommaire : du speed épique (*Ecris ton nom*), un épisode érotique (*Galerie des pas perdus*), des témoignages tendres (*Julian, Histoire d'eau*), un Mad Max III première partie (*C'est la fièvre*), deux Mad Max III seconde partie (*Nouveau monde, Parce qu'un jour*), un fond de corbeille (*Douce Guerilla*), et quelques flots de tango (*Les jours mélancos*, qu'il a imaginé comme la suite de *C'était un ange noir*). Christian Willems n'a sorti sa Simmons que sur un titre, lui préférant une batterie acoustique ; Thierry Plas est venu placer quelques choros killer tandis que Viktor Lazlo et Klaus Klang pimentent de leurs cordes vocales, ça et là, différents refrains. Jean-François Maljean - qui avait quitté le navire lors de la dernière tournée mais qui reste acquiné avec Christian Willems pour Maljean-Willems - a laissé sa place à Danny Willems (décidément avec ces Willems) sacré maître es claviers et premier violon.

Nouveau monde

Une constatation : au cours de sa carrière, Rapsat a connu pas mal de déboires avec les maisons de disques et à l'heure où nous rédigeons, le contrat de «J'aime ça» est toujours en négociations. Mais aujourd'hui, ce genre de tracasseries ne préoccupe plus Pierre Rapsat, il s'est fait une raison («Ça a toujours été ainsi») et en plus il nourrit un optimisme viscéral, non seulement à propos de lui-même, mais envers l'humanité toute entière. Ne chante-t-il pas d'ailleurs le Nouveau Monde ?

«C'est vrai que les années 80 sont sûrement plus difficiles à vivre que les années 50 ou 60 : certains acquis sociaux disparaissent, le pouvoir d'achat diminue, etc. Mais il ne faut pas oublier qu'en Belgique, au début du siècle, il y avait des enfants de dix ans qui descendaient douze heures par jour au fond de la mine. Aujourd'hui, l'immense majorité des Belges possède un toit et de quoi bouffer tous les jours et même si on est au chômage, on sait se payer un ciné de temps en temps. Ce genre de privilège était jadis réservé à la grande bourgeoisie... Et par rapport à ce qui se passe dans d'autres pays du globe, j'estime qu'ici, nous sommes des nantis.

D'un point de vue moral, la société a également accompli d'immenses progrès : même si on le reste toujours un peu, on est de moins en moins machos et de moins en moins racistes. En 1960, qui aurait imaginé que le président d'Afrique du Sud ferait un discours reconnaissant le caractère archaïque de son régime ? C'est positif tout ça, ça prouve que quelque part, les manifestations en faveur des Noirs d'Afrique du Sud ont été entendues. Le nouveau monde, ça commence aujourd'hui». P.A.

Pierre Rapsat
(à l'extrême gauche)
avec les Ducs,
durant les sixties.

